

premium
films
présente

white shadow

Un film de Noaz Deshe



white shadow

Un film de **Noaz Deshe**

115 MIN • DCP • 1.85 • TANZANIE/ALLEMAGNE/ITALIE • 2013

SORTIE NATIONALE
LE 11 MARS 2015

Avant-première VOD à partir du 25 février 2015

PRESSE
Karine Durance
Tél : 06 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr

PROGRAMMATION
Marie Demart
Tél : 07 60 06 46 66
mariedemart@yahoo.fr

DISTRIBUTION
PREMIUM FILMS
Jean-Charles Mille
Tél : 01 42 77 06 39
jcm@premium-films.com

SYNOPSIS

Alias, un jeune albinos tanzanien, se réfugie chez son oncle, Kosmos, chauffeur de camion, après avoir été témoin du meurtre barbare de son père. Alias apprend vite les lois de la ville. Il vend des lunettes de soleil, des dvd et des portables. Il est proche d'Antoinette, la fille de Kosmos, au grand dam de celui-ci. Il va aussi vite être remarqué pour la couleur de sa peau.

« *Les albinos ne meurent pas, ils disparaissent.* »

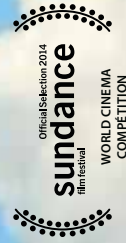
En pleine modernisation, certains pays africains, essentiellement de l'est (La Tanzanie, le Congo, le Kenya et le Burundi) croulent pourtant toujours sous le poids de superstitions d'un autre temps. En se documentant sur la Tanzanie, Noaz Deshe découvre des croyances tribales dévoyées, sur fond de peurs ancestrales et de magie noire, à l'origine de trafics d'organes. Entre 2008 et 2010, on dénombre dans cet état 200 assassinats et des centaines de disparus.

PRIX

Mostra de Venise | *Lion du futur*, *Prix Luigi de Laurentis*, meilleur premier film
Geneve Black Movie Festival | *Prix Boréal du Public*
San Francisco International Film Festival | *Prix spécial du Jury*
International Film Festival «Zerkalo» | *Prix du meilleur réalisateur*
New Horizons Wrocław IFF | *Meilleur Film et Prix du public*
Durban IFF | *Prix du meilleur réalisateur*
Karlovy Vary | *Variety Critics' Choice*
Transilvania IFF, Cluj | *Special Jury Mention*

SÉLECTIONS

33 pays, parmi lesquels:
Sundance | Etrange Film Festival Paris
Montreal Nouveau Cinema IFF | Jerusalem IFF
India - Goa IFF | Mexico - Morelia IFF
Helsinki Int'l Film Festival - Love & Anarchy



MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2013

Lion du Futur
Prix Luigi de Laurentis
du Meilleur Premier Film



Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir ce sujet pour votre premier film ?

Ses enjeux, comme les difficultés à le mettre en scène, avec très peu de moyens, auraient pu me freiner. Je ne sais pas encore comment expliquer, mais disons que ce fut un choc, j'ai ressenti ça comme un besoin impérieux. Il fallait que j'y aille immédiatement. L'urgence, la nécessité ont imposé les règles, m'ont donné une force inépuisable pour affronter l'inconnu et les obstacles.

Pourquoi avoir choisi le cinéma comme moyen d'expression ?

Pour moi, le cinéma est loin d'être l'unique alternative pour partager mes convictions ; mais, s'il me permet d'exprimer d'une autre manière ce que j'ai à montrer et à dire, alors je le revendique. Lorsqu'un cinéaste se lance dans un projet, il est sans doute porté par une sorte d'idéal romanesque qui le pousse à dépasser ses limites, à aller au bout de ses idées, et, ensuite, à casser le moule pour proposer une nouvelle perspective sur tout ce qui l'entoure. Si le cinéma ne peut signifier qu'une infime partie de cet idéal, il ne faut pas hésiter. Par son prisme, on peut s'immerger et rassembler toutes les idées non verbales, aux antipodes de nos préoccupations quotidiennes. C'est en tout cas un art de tous les possibles.

Les albinos africains ont déjà fait l'objet de nombreux documentaires. L'un d'entre eux un vous a-t-il particulièrement inspiré ? Et pourquoi avoir privilégié la voie de la fiction ?

J'ai d'abord été alerté par les articles de Vicky Ntetema - journaliste tanzanienne de la BBC - sur la situation des albinos en Tanzanie. Ensuite, au fur et à mesure de mes recherches sur le sujet, il est devenu évident que seule une œuvre de fiction profondément ancrée dans la réalité pouvait témoigner avec force de la situation. Elle permet de se pencher sur les choses invisibles dans le documentaire, une liberté pour expérimenter formellement et narrativement, de distiller l'essence du récit. Avec la forme documentaire, certes, on revit la situation, mais la forme narrative est moins malléable, elle entraîne plus difficilement l'irruption de nouvelles idées.

C'est précisément parce que j'avais un scénario que j'ai pu aborder les aspects documentaires du récit avec plus de liberté et de sérénité. Je ne devais pas perdre de vue le fil du récit ni la certitude que les parcours de chacun de mes protagonistes pourraient évoluer à travers le chaos.

Je savais aussi qu'il fallait être extrêmement souple pour filmer en Afrique. Pendant le tournage, il fallait s'adapter au jour le jour, rien n'était jamais garanti d'avance. On devait considérer chacune des occasions manquées comme une offrande. La création, la mise en scène sont constamment remises en cause par le réel et les intrigues que vous voulez leur imposer. Mais c'est pour moi une méthode de travail très exaltante pour rendre crédible le récit. Et quelque part on valide les choix intuitifs.

Vous avez écrit le scénario très vite. Est-ce que le personnage d'Alias s'est rapidement imposé ?

Oui, Alias est apparu dès les premiers jets de l'écriture, les fils de l'intrigue étaient déjà là, révélés une nuit comme une suite d'images : Alias en train de fuir, tentant de se cacher, de devenir invisible. Et ces images devaient être écrites et dessinées. White Shadow s'est imposé à moi, le récit d'un jeune garçon dont la tête est mise à prix, qui réalise brutalement sa condition lorsqu'il est confronté à des événements qui pourraient l'entraîner vers sa propre mort. Ça s'est imposé de manière vivace, alors même qu'il s'agissait encore d'idées abstraites.

Le style du film est très particulier. Parfois, on a l'impression d'être dans un reportage, notamment avec les prises de vues caméra à l'épaule. Et à d'autres endroits, on est face à une œuvre extrêmement sophistiquée, soulignée par une bande sonore très travaillée et par le choix des formats de l'image et ses ruptures. Pourquoi cette double approche ?

Ma seule ambition était de montrer la situation, au plus proche de la réalité, y compris dans ses recoins les plus "obscur". C'est comme si vous avez quelque chose qui n'est pas synchro et qui le devient soudainement. Ce n'est pas quelque chose d'absolu, c'est très subjectif. Je me suis





juste fié à mes réactions intuitives, à mes recherches et recoupements, espérant toucher au plus juste.

D'un point de vue technique, il fallait être très réactif. Les équipements lourds peuvent ralentir considérablement un tournage, surtout avec des comédiens non professionnels et en particulier des enfants. Nous avons donc privilégié le matériel léger, utilisé une seule caméra pour chaque séquence - sauf celles de foule - et l'éclairage était soit naturel, soit à la lampe de poche. Par contre, toutes nos scènes ont été écrites, préparées et répétées. Mais une fois que tout était prêt, que chacun connaissait son rôle, on oubliait tout ça et on y allait comme si c'était la première fois. Cette valse entre préparation et nouvelles donnes est passionnante. Comme spectateur actif, j'ai trouvé bien plus de plaisir à filmer de cette manière.

Quant à la musique du film, elle devait refléter la condition d'Alias, extérieure comme intérieure, être un écho à son personnage.

Globalement, sur le sens du récit, ce que je

voulais, c'était préserver sa nature, rester alerte, susciter les questionnements.

Comment sont venus le film, les acteurs?

En 2010, un ami, Matthias Luthardt (coproducteur de White Shadow), m'a invité à l'accompagner à Dar Es Salam, la capitale de la Tanzanie en Afrique de l'Est, pour donner une formation sur le court-métrage. Le voyage était organisé par le Goethe Institute et l'Alliance Française, et le but était de produire un petit film avec un groupe de quarante artistes. Puisque j'avais une expérience de documentariste sur d'autres films, j'ai commencé par lire tous les journaux et blogs locaux, et il ne m'a pas fallu longtemps pour distinguer que la chasse et la persécution des albinos faisait la Une des médias tanzaniens. L'idée du film est née rapidement de ce constat, j'ai pu rencontrer de nombreux collaborateurs pendant ma mission. Nous avons organisé des auditions et des ateliers pour constituer le casting. L'Alliance Française nous a ouvert son immeuble, et tous les soirs il était rempli de gens en train de jouer des scènes

du film. Nassos Chatzopoulos, un réalisateur et cadreur gréco-tanzanien qui a participé à l'atelier, nous a été d'un grand secours. Il nous a accueillis chez lui, et a rassemblé tous ses amis et collègues pour nous aider. Il m'a aussi présenté Hashim Rubanza, qui m'a épaulé à composer la distribution.

Lors des heures de pointe, je me rendais avec Hashim à l'embarcadere d'un ferry qui relie la partie rurale à la partie moderne de la ville. Et là, on se lançait dans du casting sauvage. Un jour par exemple nous sommes allés au marché aux poissons, et y avons découvert un type assis sur sa chaise, en train de donner des ordres à tous les autres pêcheurs d'un ton très placide. Nous l'avons invité à faire partie du gang dans le film.

C'était une expérience fascinante et grisante, nous nous lançions des défis pour voir combien d'inconnus intéressants nous allions convaincre de venir pour faire un bout d'essai. Tous les jours, avec ces gens issus de nos castings sauvages, on tournait des scènes d'enlèvement et de vol, des attaques violentes d'habitations et des querelles d'amoureux. Andrew Panja, un sacré

personnage qui nous a servi de « fixeur », est venu avec encore plus de comédiens, souvent des gens de sa famille. Nous avons d'ailleurs fini par embaucher son frère dans la distribution.

Tito D'Ntanga, qui interprète le père d'Alias dans le film, était le seul à avoir une expérience de la scène, parce qu'il dirige une compagnie de danse et de chant, The Albino Revolution Cultural Troupe, qui mène une campagne de sensibilisation sur l'albinisme. Pour trouver Alias et Salum, nous avons rencontré de nombreux gamins dans différents centres. Nous avons mis en place des « ateliers rêves », nous commençons par un entretien rapide, puis passions à une discussion sur les rêves. Nous avons retenu les enfants qui savaient le mieux raconter une histoire. Nous avons alors eu la chance de découvrir Hamisi Bazili (qui interprète Alias) lors d'un atelier organisé avec Tito. Hamisi nous attendait, avec une chanson sur sa vie qu'il avait écrite. Nous avons continué à le filmer pendant quelques jours pour être sûrs qu'il était capable de bien jouer dans un cadre préparé. Et il a été fantastique. Lorsque

je lui ai annoncé que c'est lui qui aurait le rôle, il s'est contenté de hocher la tête. Une fille dans la pièce lui a demandé « pourquoi tu ne souris pas ? Tu n'es pas content ? ». Et il a répondu « on n'a pas toujours besoin de sourire pour afficher sa joie », et puis, il a ri. Et voilà.

Nous avons eu plus de mal pour le personnage d'Antoinette. On a vu près de quatre cent filles, vu débarquer des écoles entières, et nous avons filmé des scènes avec chacune d'entre elles. Glory Mbayuwu est alors apparue avec sa sœur jumelle et sa mère. Glory et Grace, sa sœur, sont des comédiennes extraordinaires, elles ont un professionnalisme inné lorsqu'il s'agit de travailler avec d'autres personnes. Elles sont très intelligentes, très concentrées. Lors de l'audition, j'ai demandé à Glory d'interpréter une braqueuse de banque face à Hamisi en employé de banque. La scène a été d'une telle puissance que nous avons décidé d'en tourner une autre, qui m'a ému jusqu'aux larmes. J'ai réalisé qu'elle avait une profondeur et une capacité inouïe à partager les émotions, de manière brute, sans filtres. Plus tard, lorsque je l'ai testée avec d'autres comédiennes, on voyait immédiatement quelle dominait toutes les autres. La caméra était attirée par elle, comme mue par un besoin irrésistible de suivre son histoire.

Quels ont été les moments les plus difficiles pendant le tournage ?

Il y en a eu beaucoup. Un jour, nous avons dû changer notre planning au dernier moment. En fait, un lion avait tué dix personnes là où on aurait dû tourner. L'armée a fini par l'abattre. Je n'arrêtais pas de penser à ce lion en fuite dans cette zone très pauvre et si densément peuplée. Peut-être était-ce sa première fois, peut-être avait-il découvert à quel point les humains étaient faciles à attraper, que leur chair était plus tendre que celles des animaux sauvages. Au fond, c'est peut-être parce qu'il avait été chassé de son habitat naturel. Et juste au moment où il fait cette découverte stupéfiante, l'armée l'abat.

Et puis, encore, une nuit, on a entendu des explosions, un ancien dépôt de l'armée était en flammes. Des roquettes ont atterri sur l'aéroport international et sur les villages des environs. L'un de nos jeunes acteurs, Willy Wilson, a dû fuir sa maison, touchée par les bombes. Il a été

blessé, il n'a plus voulu parler pendant un mois. Il y a eu aussi les maladies. Les membres de l'équipe n'ont pas été épargnés par la malaria, des éruptions cutanées sévères et de graves intoxications alimentaires. Mais jamais je n'ai douté qu'on réussirait à finir le film. Les doutes, les soucis, les contraintes, rendent toujours plus vigilant, plus fort, développant nos capacités à trouver des solutions. Il a juste fallu s'adapter chaque jour à une nouvelle réalité.

Et il faut souligner l'incroyable motivation de toute l'équipe. Chacun se sentait investi de la mission de pousser les autres à aller de l'avant. Personne n'a jamais remis en cause les raisons ou la manière adoptée. Nous avons gardé cette énergie au lieu de la gaspiller, et elle nous a poussés à avancer. Quand nous devions tourner des scènes avec beaucoup de figurants, c'était un grand test pour nous tous. Si on est convaincu que son idée est la bonne, alors on n'hésite pas à frapper aux portes de toutes les cases d'un village perdu, où on ne connaît personne et avec qui on ne parle même pas correctement la langue. On frappe à toutes ces portes et on convie les gens à une réunion du village pour leur expliquer le projet. On crée un film à partir de rien, avec des personnes rencontrées quelques heures avant pour la première fois, et tout le monde accepte soudainement de partager l'aventure et les risques. Chacun avec sa fantaisie qui lui est propre. Sous cette forme positive, c'est la chose plus ludique et la plus belle que les êtres humains puissent faire. On se libère de toutes nos contraintes et on s'engage à corps perdu dans le même bateau, un geste absolu.

Adapté d'un entretien avec Anna Maria Pasetti, paru dans le Catalogue de la Semaine de la Critique du Festival de Venise 2013.



NOAZ DESHE



Noaz Deshe est réalisateur, scénariste, compositeur, artiste, producteur.

Parmi ses films et auteurs de chevet, Soy Cuba, Les chevaux de feu... Cassavetes, Herzog, Coppola, Orson Welles, Visconti, Bertolucci...

Né au Proche-Orient, il se définit comme « sans état fixe » et vit aujourd'hui à Berlin.

FILMOGRAPHIE

REALISATEUR

2001 *BOYS-GIRLS* - court métrage expérimental consacré à l'hermaphrodisme
2001 *SEARCH AGENT ZEROX* - documentaire, science-fiction
2013 *WHITE SHADOW*, fiction, long-métrage

CHEF OPERATEUR

2002 *AREA K* de Nadav Harel et Ramon Bloomberg - documentaire tourné à Gaza

PEINTURES, INSTALLATIONS VIDEO

2016 Exposition à Berlin avec l'artiste Lea Walloschke

COMPOSITEUR, CAMERAMAN, SCENARISTE

2009 *FRONTIER BLUES* de Bakak Jalali / Iran
2013 *WHITE SHADOW* / avec James Masson
2014 *TOTO AND HIS SISTERS* de Alexander Nanau / Roumanie

* incarne le «ghost cowboy» pour le groupe de «folk hantés» de Ryan Gosling, Dead Man's Bones

PRODUCTEUR EXECUTIF

2014 *LOST RIVER* de Ryan Gosling (sortie avril 2015)

LISTE ARTISTIQUE

ALIAS Hamisi Bazili
KOSMOS James Gayo
SALUM Salum Abdallah
ANTOINETTE Glory Mbayuwayu
LE PÈRE D'ALIAS Tito D.Ntanga
LA MÈRE D'ALIAS Riziki Ally
ANULLA John S. Mwakipunda
ADIN TRUCK James P. Salala

LISTE TECHNIQUE

REALISATION Noaz Desh
SCENARIO Noaz Deshe et James Masson
1^{ERS} ASSISTANTS REALISATION Ilan Cohen et Smith Kimaro
IMAGE Armin Dierolf et Noaz Deshe
MONTAGE Noaz Deshe, Xavier Box, Robin Hill et Nico Leunen
MUSIQUE ORIGINALE James Masson et Noaz Deshe
SON Elie Chansa
MONTAGE SON Thomas Wallmann
MIXAGE Lars Ginzel
EFFETS SONORES Niklas Kammertöns
COSTUMES Sandra Leutert et Caren Miesenberger
MAQUILLAGE Sandra Leutert
DIRECTION DE PRODUCTION Katja Lebedjewa
RÉGIE GÉNÉRALE Hashim Y. Rubanza
DIRECTION ARTISTIQUE Smith Kimaro et Deepesh Shapriya
PRODUCTION Asmara Films, Mocajo Film, Shadowworks
EN COPRODUCTION AVEC
Chromosom Filmproduktion, French Exit, Phantasma Films et Real2Reel
AVEC LA PARTICIPATION DE
Nipkow Programme, Goethe-Institut Tanzania et l'Alliance Française Dar Es Salaam
PRODUCTEURS Vanessa Ciszewski et Frances Cazanza
PRODUCTEURS ASSOCIÉS
Matteo Ceccarini, Eva Riccobono, Luigi De Vecchi,
Depart Foundation et Andreas Hommelsheim
PRODUCTEURS EXECUTIFS Ryan Gosling et Stefano Gallini-Durante
COPRODUCTEURS Alexander Wadouh, Matthias Luthardt et Babak Jalali
PRODUIT PAR Ginevra Elkann, Noaz Deshe et Francesco Melzi D'Eril



« Timeless, haunting, horrific, beautiful. »

FRANCIS FORD COPPOLA

« Veering wildly between earthy verite and near-ecstatic surrealism
stylistically reckless in the best possible way. »

« A quasi-horror film that evokes a word physically and spiritually
out of balance. »

« Bazill's (Alias) tender-tough performance is a galvanizing
humanizing force. »

VARIETY

« White Shadow does herald the arrival of a brave, totally
uncompromising talent in Deshe, with a film that will scratch away
in the dark untrafficked corners of your mind long after it ends. »

« A total skock. »

INDIE WIRE

« An urgent film of pure cinema, raw like a spirit. »

AMAT ESCALANTE





Premium
films

www.PREMIUM-FILMS.COM